

XYZ. La revue de la nouvelle

Dix-sept ans

Dominique Blondeau



Number 75, Fall 2003

Couleurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3548ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blondeau, D. (2003). Dix-sept ans. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 22–24.

Dix-sept ans

Dominique Blondeau

Elle est assise sur un banc du parc, les épaules courbées en avant, ses mains couvrant son visage, elle pleure. Elle est si triste qu'elle ne voit pas la couleur du ciel, ni celle des arbres. Elle n'entend pas les enfants qui crient de joie, tournent sur eux-mêmes, autour d'eux-mêmes, tels des derviches. On pourrait dire aussi les oiseaux. Les enfants, les oiseaux, au printemps, se ressemblent. Sa peau sous la masse des cheveux fait des taches dorées, invente des ombres, à son âge, lumineuses. Le tableau à partir d'elle s'inspire d'un frais matin, d'un arbre en fleur, d'une rivière qui gazouille. On se demande pourquoi la jeune fille pleure, elle qui devrait être myosotis, pivoine, forsythia. Ainsi le passage du printemps avec ses tendresses irrésolues, ses ébauches évanescentes, ses hésitations balbutiantes. À l'âge de la jeune fille, les yeux ne fixent rien, ils effleurent, rejettent et renient. Les mouvements, les paroles, du vert limpide au vert turquoise, cassent ce qui ne convient pas à l'immédiat. Si on regarde la jeune fille pleurer, des images violentes surgissent qui n'ont rien à voir avec elle. Le vent dans la masse de ses cheveux, le kiosque à musique un peu plus loin, et qui ne sert à rien, sont des idées romantiques teintées de gris perlé, de rose trop pâle. C'est une image de jadis qui fait sourire, elle aide à ce que le temps glisse sans trop nous blesser. Il y a aussi des figures rondes, des pirouettes endiablées, on imagine des lutins rouges comme des pommes d'api. On pense aux enfants, aux oiseaux, à tout ce qui tourne en rond, donne le vertige quand on a dix-sept ans. On pense aussi à des éclats de mercure insaisissables. Le vert rutilant envahit la tête, des odeurs de champs aux trèfles mauves montent aux narines. On imaginerait n'importe quoi pour que la jeune fille ne pleure plus. On inventerait un violon tzigane qu'on placerait dans ses bras, on la vêtirait d'une longue jupe, ample et soyeuse, un tissu gitan où le rouge, le jaune se confondraient au pastel de son regard, si elle ôtait les mains.

Autour de ses poignets tintinnabuleraient des bracelets, des cercles trop lourds à ses os fragiles, on évoquerait des branches de noisetiers, souples et mordorées, des bouquets de joncs translucides au bord d'un étang. On n'y croit pas vraiment, les paysages inertes ne sont pas faits pour les yeux éperdus de curiosité, de bousculades avides, chaque fois qu'ils voient plus loin. Sur les épaules de la jeune fille, flotterait la masse de cheveux, noirs, on invente, cela est sans importance, c'est l'image mouvante des cheveux s'ouvrant, se refermant, qui est belle. On voudrait dire à la jeune fille que de longs cheveux noirs étalés sur un châle aux dessins tarabiscotés, aux teintes impossibles à dénombrer se superposent à l'image troublante d'un éventail andalou. Des anémones parme, des œillets pourpres, des roses noires gonflées de pétales doux comme le satin, dissimulent la bouche incarnate derrière l'éventail. Le regard foncé, fendu jusqu'aux tempes, est si intense qu'on entend les hourras de la foule, les pas des chevaux, on sent le goût âcre du sang, noir lui aussi. La lame d'un poignard déchire les yeux en deux, tout s'efface. La jeune fille assise sur le banc n'a pas le cœur à l'heure andalouse, sa vie est si courte que les teintes grenat de la passion ne lui ont pas encore percé les paumes, percé le flanc. Il y a tant de jeunes filles qui s'appellent Marie, ce n'est pas possible, se dit-on, qu'elle reste là jusqu'à la nuit, des hommes sillonnent les parcs, ils visent des proies crédules, un homme s'approchera d'elle, qui prétendra vouloir l'aider, elle a si mal qu'elle se laissera conduire n'importe où. Au printemps, les jours ne sont pas si longs, d'ailleurs, les enfants, les oiseaux crient moins fort, le kiosque à musique qui ne sert à rien rassemble ses ombres, les images, les teintes se décomposent, il ne reste rien du tableau inventé : rutilances fleuries, débordements andalous. La jeune fille a suscité des scènes du passé, on ne nomme aucune ville, aucun homme, aucune femme, nos yeux se plissent de bonheur, le sourire sur nos lèvres se pare d'une nostalgie heureuse. Le gris de la vie, les bleus, tous les bleus qui peuplent le cœur, s'imprègnent de magenta, le crépuscule peu à peu se teinte de rouille, devient rond et paisible. On voudrait rentrer chez soi, retrouver les objets familiers et

neutres, parfois, on les habille d'un souvenir fade, on les contourne, on les range dans le vert espérance d'un événement qui pourrait arriver, qui sait. On hausse les épaules, on se sent ridicule, c'est fini, l'andalou de la vie, c'est la jeune fille qui, après nous, le vivra. Alors, on profite de la beauté de l'heure, on se cache derrière un arbre, voilà qu'à notre tour, on joue les voyeurs, on imite les hommes qui torturent les femmes dans le noir, tous les noirs, ceux d'une enfance rabougrie, d'une vie rachitique. On essaie de comprendre, on ne voit rien qui rachèterait la vie d'un homme qui s'en prend aux jeunes filles démunies, pille leurs rêves. On se dit tout ça, le temps de se le dire, on aperçoit une silhouette tremblante qui marche à pas lents vers le banc, la jeune fille n'a pas bougé, ses épaules courbées en avant, ses mains couvrant son visage sont les gestes de la révolte que, seule, elle ne peut supporter. La silhouette aux traits ratatinés, aux cheveux blancs noués sur la nuque, se penche, on tend l'oreille, elle murmure : « Marie... Marie... je savais que tu serais là... dis-moi ce qu'il t'a dit... » La jeune fille secoue la tête dans tous les sens, détache ses mains de son visage barbouillé de larmes, ses yeux sont incroyablement rouges et laiteux, on en reste saisi d'effroi, elle crie en hoquetant : « Il a dit, c'est fini... fini... je suis aveugle... »